

LAURENT CANTET

■ ■ ■ Entrée en matière

Pour commencer

Cinéaste connu (et reconnu) depuis sa Palme d'or à Cannes en 2008 pour *Entre les murs*, Laurent Cantet a toujours été attiré par l'humain. Chacun de ses films témoigne d'une attention particulière pour le comportement des individus face au groupe. Comment faire pour occuper l'espace, gagner sa place, être dans l'existence ? Peut-on s'émanciper, repousser les lignes sans crainte d'être exclu ? Comment concilier révolte et secret désir d'intégration ? Autant de questions ou de choix à faire que les personnages de Cantet payent souvent au prix fort.

En 2000, *Ressources humaines*, sa première œuvre de cinéma, s'intéresse au monde du travail ou comment celui-ci travaille l'être de l'intérieur. Sur fond renouvelé de lutte des classes, le film nous livre le portrait d'un jeune diplômé amené à licencier son propre père au cours d'une restructuration d'entreprise. *L'Emploi du temps* (2001), son deuxième opus inspiré de la tragique affaire Romand, explore la double vie d'un homme incapable de dire la perte de son emploi à son entourage. En 2005, changement de cap. Géographique seulement, car la thématique de la rupture (morale) est remise sur le métier. Le cinéaste (se) tourne *Vers le Sud* et nous invite à réfléchir au cas transgressif de deux Américaines quinquagénaires s'adonnant à des amours tarifées en Haïti. Trois ans plus tard, dans *Entre les murs*, Cantet nous ouvre les portes d'un collègue difficile de l'Est parisien pour scruter la maïeutique mise en place par un jeune professeur de français hétérodoxe que ses élèves finissent pas rejeter avec force. Dynamique de groupe, rupture de ban, violence du geste contestataire, les post-adolescentes révoltées de *Foxfire, confessions d'un gang de filles* pourraient être les grandes sœurs des collégiens d'*Entre les murs*.

Synopsis

Nous sommes en 1955, dans une petite ville du nord de l'État de New York. Là, une poignée de jeunes filles, lassées des brimades de certains professeurs et du harcèlement de leurs congénères mâles, décident de se révolter et de former un groupe d'action. Nom de code : Foxfire. Après quelques représailles et un passage en maison de correction, Legs, la meneuse, loue une maison et y réunit ses copines en une sorte d'utopie rageuse contre l'oppression machiste. Des actions punitives aux rackets d'hommes mariés, c'est vite l'engrenage. Le groupe en colère devient gang, s'arme, se radicalise, jusqu'au rapt d'un riche homme d'affaires qui tourne mal...

Fortune du film

C'est la troisième fois (consécutive) que Cantet porte un roman à l'écran. Il s'agit en l'occurrence d'une œuvre de Joyce Carol Oates (publiée aux États-Unis en 1993 et traduite chez Stock en 1995) qui a déjà fait l'objet d'une adaptation en 1996 avec Angelina Jolie dans le rôle de Legs. Contrairement à ce dernier film qui place l'action du livre dans les années 1990, Cantet décide de respecter le contexte spatio-temporel pour en faire un « film d'époque », tout en anglais, tourné dans le nord de l'Ontario. Le cinéaste en a les moyens (même si son budget de 10 millions d'euros demeure modeste à l'échelle des films américains). Bien accueilli par la presse, le film, cinquième réalisation du cinéaste, ne trouvera cependant guère son public et s'avérera une déception avec ses quelque 110 000 spectateurs.



Zoom

Au premier plan face caméra, une jeune femme apprêtée – maquillée, coiffée, portant bijoux et robe-bustier – semble attendre (inviter même, vu l'inclinaison de sa tête à demi tournée) l'homme élégant situé derrière elle. La lumière est douce, chaude, sensuelle, qui caresse les épaules dénudées de celle-ci et peint l'espace aux tons pastels rose orangé. La jeune femme « crève » l'écran : elle est jolie, sophistiquée, littéralement charmante ; la caméra a arrêté sa mise au point sur elle, évident objet de convoitise de l'homme.

Lieu, couleurs, personnages, tout paraît donc en place pour un moment d'intimité

amoureuse. Or, que l'on ne se méprenne pas, cette image est un trompe-l'œil. Et ce, à double titre. Nous sommes ici dans une chambre d'hôtel (l'homme porte encore son chapeau), en présence de Violet, jeune mineure du gang Foxfire, et d'un homme marié en goguette. Foin de romantisme, la distribution des êtres dans la géographie du cadre mime à l'envi le schéma de la domination masculine : avec son port de tête suggérant la soumission, Violet apparaît comme une proie idéale, fragile et naïve, entièrement offerte à l'appétence de l'homme-prédateur dont l'emplacement près de la porte semble interdire toute retraite. Chacun est donc à sa place, et tient parfaitement son rôle dans ce que le film prétend dénoncer. Or, disions-nous, ce dispositif est un leurre. Tout n'est ici que mise en scène, et la partie qui se trame entend renverser les codes, tordre le cou à la société machiste et faire du bourreau une victime. En vérité, la jeune femme use de ses charmes pour retourner la situation à son profit et faire de sa prétendue faiblesse une force destinée à piéger l'homme qui l'accompagne. Ainsi, ce à quoi l'homme prétend la réduire (un objet de plaisir) devient l'outil de sa vengeance. Violet joue ici son corps, et se le réapproprie par là même, contre le pouvoir de l'homme. Par son audacieuse duplicité (Violet s'avère une excellente comédienne, pleine de sang-froid), elle dessine les contours d'un nouveau rapport de séduction, prend l'homme à son propre jeu et se paie pour toutes les violences faites aux femmes en le faisant chanter et en le dépossédant bientôt de son argent.

Carnet de création

À ceux qui pensent que l'occasion était trop belle pour Cantet de débiter une vaste carrière internationale après sa Palme d'or en réalisant « son » film américain, celui-ci rétorque, un brin agacé, qu'il est « tombé amoureux du livre de Joyce Carol Oates » après qu'une amie le lui a offert pendant le montage d'*Entre les murs*. Selon lui, transposer le roman dans la France contemporaine serait revenu à faire un film sur les jeunes des cités. Quant à la question de la crédibilité d'une histoire d'adolescentes louant aujourd'hui une maison pour y vivre de manière autonome, elle était évidemment incertaine. « De nos jours, les services sociaux interviendraient sur le champ », tranche le cinéaste. Il lui faut cependant éviter l'écueil de l'imagerie des années 1950. Pour cela, le cinéaste

LAURENT CANTET

et son équipe visionnent quantité de photos et de documentaires dans le but de disposer « dans le décor le moins possible d'objets identifiables au premier regard ». Une reconstitution certes, mais à minima, sans qu'elle ne sclérose l'image.

Au moment de s'envoler pour le Canada et de s'exposer aux exigences d'un tournage à l'américaine (époque et milieu différents !), une question taraude encore Cantet : pourra-t-il exporter sa méthode de travail esquissée lors de *Ressources humaines*, puis développée sur *Entre les murs* ?

Comme sur ces deux films, Cantet décide de travailler avec des non-professionnels parce que, explique-t-il, « il y a plus de pudeur chez eux », plus de spontanéité, moins de tics d'acteurs. Seuls les adultes, et l'actrice qui interprète Marianne (Tamara Hope), sont des professionnels ; le jeu plus conventionnel de cette dernière est censé accentuer les différences (caractère, comportement, classe sociale...) qui la séparent des autres filles.

À l'image du groupe d'élèves-acteurs d'*Entre les murs*, la composition du gang Foxfire est le résultat d'un savant équilibre d'adolescentes que le réalisateur a recherchées durant tout un hiver à la sortie des « écoles, des maisons de quartier, des centres d'accueil pour jeunes en difficulté » de Toronto. Il s'agissait pour lui de fonder « un groupe cohérent », construit de manière à ce que chaque fille existe sans étouffer les autres. Le casting achevé, Cantet met en place des exercices d'improvisation étalés sur une dizaine de jours. Comme pour *Entre les murs*. À ceci près qu'ici les décors sont plus nombreux et que le groupe, parfois conséquent, se décline dans des situations différentes.

À mesure que le travail progresse, des personnalités émergent, fixant peu à peu le groupe et permettant à Cantet d'attribuer à chaque actrice le personnage qui lui convient parfaitement juste avant le tournage. Les remarques et propositions de chacune d'elles permettent également d'amender le scénario et de réécrire partiellement les personnages à l'aune du caractère de chacune. Un peu comme sur *Ressources humaines* où Cantet avait demandé à ses ouvriers-comédiens de s'inspirer de leur expérience pour créer leur personnage, d'être acteur de leur propre vie en quelque sorte.

Habitué à travailler avec une petite équipe de 25 personnes (70 ici), Cantet se souvient encore de ce tournage de treize semaines (douze en été et une en hiver) comme d'une « suite de contraintes lourdes, perturbantes [...]. La première question qui se posait à chaque changement de décor était de savoir où nous allions pouvoir garer nos sept semi-remorques... »

Parti pris

« Cantet a choisi ses actrices parmi des jeunes filles inexpérimentées avec le même bonheur que pour *Entre les murs*. Il a demandé à ces *teenagers* qui ont l'âge (et la nationalité) de Justin Bieber de revenir à un état d'innocence et de révolte qu'elles semblent avoir trouvé du premier coup. Raven Adamson [Legs] et ses camarades se meuvent dans cet univers flottant entre histoire et utopie avec une aisance à couper le souffle. Ce sont elles qui font oublier les artifices du scénario et font passer les démonstrations politiques un peu systématiques. Elles, finalement, qui raniment la flamme de la révolte. »

Thomas Sotinel, *Le Monde*, 2 janvier 2013.

LAURENT CANTET

Matière à débat

Le poids de l'ennui et des traditions

Si le vocable *foxfire* signifie « feu follet », il désigne aussi une « jolie fille » dans le langage populaire. *Foxfire* donc, comme une provocation, un cri de vengeance, une revendication légitime de la dignité des femmes bafouées par le monde des hommes.

Nous sommes dans les années 1950, en plein rêve américain de la société d'abondance, du plein-emploi, du crédit, des loisirs, de la réussite sociale où les riches tels que Monsieur Kellogg, le père de Marianne bientôt kidnappé, font figure de modèle, où tout est standardisé, figé, fondé sur la figure du mâle qui entreprend, qui domine et qui dicte « sa » loi. Une société machiste où la femme n'a de place que celle – subalterne – que l'homme lui a assignée. Les humiliations sexistes y sont fréquentes, le poids des différences sociales extrêmement pesant, l'ennui aussi. Dans ce contexte d'autant plus archaïque que l'intrigue du film se situe dans une ville de province (en plein maccarthysme), Legs s'insurge. Cette orpheline de mère, abandonnée par son père, en veut à cette société inégalitaire qui ne lui donne pas les moyens de se repérer, de s'épanouir, de trouver sa place. Au comportement indigne et pervers des adultes tels que le professeur de mathématiques et l'oncle de Maddy, elle se montre intraitable, insoumise, rebelle.

L'innocence de l'adolescence révoltée

Tout relève d'abord du banal comportement juvénile en révolte que Cantet filme avec une fébrilité contenue. On se retrouve dans le secret des chambres adolescentes pour dire son dégoût romantique de l'institution. On se ligue, on se jure une fidélité éternelle. Un rite initiatique est organisé, qui scelle solennellement l'union contestataire entre Legs et ses amies de lycée, Maddy, Rita et Goldie. À cette occasion, une petite flamme, comme signe d'appartenance et emblème de la colère des quatre jeunes filles, est tatouée sur l'épaule de chacune. L'acte de naissance de *Foxfire* doit en effet rappeler dans la chair martyrisée la souffrance endurée par les femmes. Et comme si ce symbole (de destruction et de purification) devait pouvoir les protéger de leurs actes délictueux, les filles se déchaînent rapidement, la fougue l'emporte.

En toute innocence. Liées par le secret, celles-ci sont mues par le fantasme de l'invisibilité des commandos terroristes et se croient invincibles. Des victimes sont désignées, des cibles sont visées. Cependant, emporté par son élan, le groupe ne pense pas à théoriser ; il cherche seulement à se réaliser dans l'action du moment. La gravité le dispute à l'insouciance. On rit beaucoup ; on ne pense pas aux conséquences. Symbole mâle du capitalisme triomphant, la société de consommation, dont sont exclues les *Foxfire*, est dénoncée, les vitrines des magasins recouvertes de slogans vaguement nihilistes. Enfin, le vol d'une voiture suivi d'un violent accident clôt la première partie du récit dont la narration sous forme de flash-back est assurée par Maddy.

Distance et nostalgie du regard

Le double point de vue de Maddy sur l'action (pendant et après) est aussi celui du réalisateur, qui évite à la fois l'éloge de la jeunesse révoltée et sa condamnation. Il s'agit d'un regard juste, à bonne distance, qui accompagne, qui observe avec soin les lignes de force du groupe et qui surtout tente de comprendre les bouleversements, les prises de conscience qui agitent l'adolescence. Outre

LAURENT CANTET

ses méthodes de filmage (caméra à l'épaule) et de travail avec ses comédiens amateurs, c'est aussi une manière pour Cantet d'écrire son histoire au présent, de l'inscrire dans la modernité malgré le contexte daté du film. Ce à quoi s'ajoute le choix anti-carte postale (à la manière d'*American Graffiti*) des décors réalistes et somme toute contemporains. Enfin, la revisitation des événements vécus et consignés par Maddy (elle est l'historienne du groupe) permet de superposer deux époques et de mesurer l'écart qui les sépare, d'apprécier les manques et les erreurs, et de faire souffler sur le film la fragrance douce-amère des rêves brisés d'adolescents.

L'escalade de la violence

Après la pause narrative correspondant au passage de Legs dans une maison de correction, le récit acquiert un nouveau rythme, plus soutenu. Dès lors, Legs n'est plus la même. Physiquement, plus garçonne. Sa pensée, qui demeure intuitive, est plus ferme, sa colère plus sourde. Nourrie des paroles du vieux militant communiste, sorte de chambre d'écho des discours informulés par les Foxfire, Legs est au fond plus déterminée dans sa volonté quasi suicidaire de vengeance. Pour renforcer la cohésion de son groupe, elle loue une maison. Un espace communautaire se crée alors, avant d'achopper sur les nécessités triviales de la nourriture et du logement, et de dérapier définitivement vers le crime crapuleux. Mais avant cela, disions-nous, avant cette dérive que Cantet nous conte avec une rigueur métronomique, les Foxfire auront construit une belle utopie, un espace d'avant-garde qui tient à la fois du collectif révolutionnaire, du phalanstère féministe et de la communauté de jeunes marginaux. Hélas, le désir de liberté ne conduira pas à l'émancipation. Au fur et à mesure plus nombreuses, les filles, qui vivent en vase clos, en viennent à renier leur identité, à refouler leur féminité (sauf pour en faire un enjeu de rétorsion). Elles n'échappent pas au contexte ultra-raciste de l'époque et refusent même une jeune Noire qui tente d'intégrer le groupe. Elles se sectarisent, excluent celles comme Maddy qui sont jugées trop consensuelles. Le groupe implose finalement, laissant Legs à un possible destin révolutionnaire.



Envoi

A Gun for Jennifer (1997) de Todd Morris. Révoltées par les violences dont elles sont victimes, des femmes décident de se faire justice. C'est la loi du Talion sur fond de guerre des sexes. Très violent, le film interroge notamment le problème de la récidive en matière d'agressions sexuelles. Or, face à des lois souvent mal adaptées, l'actrice Deborah Twiss prône une rébellion tous azimuts. Sans concession.